



“Margot la folle (Dulle Griet)”, par Pieter Bruegel, 1563.

une autre approche de la cruauté. J'étais aussi un grand fan des histoires de Bob et Bobette. Il y en avait une où ils étaient téléportés dans un tableau de Bruegel. Je rêvais de faire de même.

Vous plongez vos lecteurs dans cette époque sans explications “pédagogiques”, on s’amuse à de multiples anecdotes d’alors: les Espagnols sont de Espingouins, le Diable est le Cornu, les bains publics sont un lieu de prostitution...

Je déteste la pédagogie. Je ne veux pas tenir la main de mes lecteurs. Mais pour atteindre ça, il faut de longues recherches pendant des années pour que tout soit exact, pour écrire comme si j'étais le témoin en vrai de ce que je raconte. Je pense que la magie d'un livre fonctionne si on est comme un témoin et qu'on montre des détails significatifs.

Pourquoi Beer, un cafetier? Et un traître?

Le monde des cafetiers à Anvers était bien documenté. C'était bien utile et, de plus, les auberges étaient alors la place la plus publique de la ville et donc il était possible qu'on y rencontre tout le monde d'Anvers du XVI^e siècle. Beer est d'abord un idiot, un peu pathétique. Il se compare à Job, il ne comprend pas le malheur de sa propre vie, mais Dieu avec lui est muet et ne lui envoie aucun signe. Il devient victime de Jan Grouwels, un cruel opportuniste comme on en connaît à toutes les époques troublées. Je suis fasciné par ces gens qui profitent de ces agitations.

Quelles leçons voulez-vous nous donner sur le monde d’aujourd’hui?

Cela, c'est le boulot du lecteur. Moi, je fais un grand show, je suis comme un peintre qui peint une société, une ville, une mentalité. Il y a bien sûr des échos multiples possibles avec notre monde contemporain que j'avais en tête, mais je ne veux pas guider mes lecteurs, d'autant que plusieurs personnages ont pris peu à peu leur liberté et m'ont échappé. Les tableaux de Bruegel ou Bosch sont des allégories. Mon roman aussi est une allégorie d'Anvers dans l'âge d'or de la Belgique, de l'Europe. Mais on y parle aussi de séduction, d'empathie pour s'identifier avec Beer.

Un personnage évoque la fin des temps. Est-ce un lien avec le catastrophisme aujourd’hui?

J'ai appris en étudiant le XVI^e siècle que l'atmosphère apocalyptique a toujours été là, de tout temps, dans toutes les sociétés. Mercator pensait que le Jugement dernier aurait lieu en 1588. La révolution de Luther semblait annoncer aux catholiques la fin du monde. Nietzsche annonçait la mort de Dieu, mais alors quoi après?

La femme sauvage a-t-elle existé, et été traitée comme un animal de zoo?

J'ai découvert une chronique de l'époque qui parlait d'une femme sauvage, une Inuite, sans doute kidnappée par des marins bretons et arrivée au port d'Anvers. On pouvait la croire un ani-

mal, car c'était alors si rare. Rappelez-vous que le Vatican et les protestants aussi, alors, discutaient pour savoir si les Indiens d'Amérique étaient des animaux ou des humains à baptiser.

Dans le roman, il y a une ode à la force révolutionnaire des livres, qu'on cache dans un tonneau de vin!

Je n'ai pas l'ambition de susciter une révolution! Mais les romans sont des moments possibles de réflexion. Je veux inciter mes lecteurs à réfléchir sur notre époque. Personne ne peut aimer le monde actuel tel qu'on le vit! Il n'y a plus de perspectives historiques. Notre société est devenue aveugle, on ne voit plus l'Histoire, les connexions, les liens entre le passé et le présent. Or, si on ne voit pas ces liens, peut-on être un sage? Pour Erasme, les liens entre le monde antique et son monde présent étaient évidents. Aujourd'hui, les choses évidentes ne sont plus que celles du présent. Cela m'énerve. Je veux juste nuancer un peu le regard de celui qui lit mon roman.

Votre prochain roman?

J'écris un roman qui se situe à la fin du XIX^e siècle à Anvers encore, dans le milieu des banques, de Léopold II, du Congo et du caoutchouc. Il s'appellera *Les merveilles et le mirage*.

→ *“La Femme sauvage”, Jeroen Olyslaegers, traduit du néerlandais par Françoise Antoine, Stock, 506 pp., 23,90 €, numérique 16 €.*